

Nu dans ton bain face à l'abîme

LARS IYER

Nu dans ton bain face à l'abîme

UN MANIFESTE LITTÉRAIRE
APRÈS LA FIN DES MANIFESTES
ET DE LA LITTÉRATURE

Traduit de l'anglais par
JÉRÔME ORSONI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Nude in your hot tub, facing the abyss
(*A literary manifesto after the end*
of literature and manifestos)

Le présent texte a paru pour la première fois dans
The White Review à Londres en novembre 2011.

© 2016 by Lars Iyer.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

I

DU HAUT DE LA MONTAGNE

IL FUT un temps où les écrivains étaient comme des dieux et vivaient dans les montagnes. Ermites démunis ou aristocrates déments, ils écrivaient seulement pour communiquer avec ceux qui étaient déjà morts, ceux qui n'étaient pas encore nés, ou pour personne. Ils n'avaient jamais entendu parler de la place du marché, ils étaient mystérieux et antisociaux. Même s'il pouvait leur arriver de se lamenter sur leur vie – marquée par la solitude et la tristesse –, ils vivaient au royaume sacré de la Littérature. Ils écrivaient du Théâtre et de la Poésie, de la Philosophie et des Tragédies, et chacune de ces formes était plus dévastatrice que la précédente. Leurs livres, quand ils les écrivaient, parvenaient au public de manière posthume et par les chemins

les plus tortueux. Celui qui considérait leurs pensées et leurs histoires était saisi d'effroi, comme face aux os d'un animal qui a cessé d'exister.

Plus tard, une autre vague d'écrivains est apparue : ils vivaient dans les forêts en contrebas des montagnes et même s'ils rêvaient toujours des hauteurs, ils avaient besoin de vivre plus près des villes à la lisière de la forêt, où ils s'aventuraient de temps à autre pour faire un tour sur la place publique. Ils attiraient les foules, excitaient les esprits, provoquaient des scandales, se mêlaient de politique, se battaient en duel et exhortaient à la révolution. Parfois, ils partaient pour de longs voyages dans les montagnes et, à leur retour, les gens tremblaient en découvrant leurs nouvelles sentences. Les écrivains étaient devenus des héros, auréolés de gloire, intrépides et prétentieux. Et certains de ceux qui traînaient autour de la place publique commencèrent

à penser : ça me plaît ! J'ai bien envie de m'y mettre moi aussi.

Bientôt, les écrivains s'installèrent dans des appartements en ville et se mirent à travailler – et, en effet, des villes entières furent occupées par les écrivains. Ils pontifiaient sur tous les sujets imaginables, accordaient des interviews et publiaient dans la maison d'édition du coin : Les Éditions de la Sainte-Montagne. Certains parvenaient même à vivre de leurs ventes. Quand ces ventes diminuaient, ils se mettaient à enseigner la littérature à l'université de l'Olympe et quand les universités n'embauchaient plus dans les départements de Lettres, ils écrivaient leurs mémoires sur “la vie dans la montagne”. Ils devinrent experts en publicité parce qu'il était devenu évident que l'édition était une branche de la publicité et d'ailleurs, les plus intelligents d'entre eux commençaient par travailler d'abord dans la publicité,

un bon endroit pour apprendre le métier. Alors il y eut plus d'écrivains que de lecteurs et il devint clair que les lecteurs n'étaient après tout qu'une hallucination, tout comme l'importance accordée à l'écriture.

À présent te voici, tu es assis à ton bureau, tu rêves de Littérature, tu parcoures la page "Roman" de Wikipédia tout en grignotant des biscuits apéritifs et en regardant des vidéos de chats et de chiens sur ton portable. Tu postes sur ton blog et tu tweets ce que tu as de plus profond à tweeter, tu élabores un commentaire que tu voudrais éloquent sur un "Trending Topic"¹. Tu psalmodies les noms de *Kafka*, *Lautréamont*, *Bataille*, *Duras* dans l'espoir de conjurer le fantôme

1. Sur Twitter, les "Trending Topics" ou "TT" sont les dix sujets tendance du moment. Ils sont déterminés par un algorithme. (Les notes sont du traducteur.)

de quelque chose que tu comprends à peine, quelque chose d'absurde et d'obsolète qui te préoccupe néanmoins tous les jours de ta vie. Et tu t'aperçois que tu ris malgré toi, tu ne peux pas t'en empêcher, tu ris à en pleurer. Tu cliques sur "Nouveau document" et tu restes assis là, tu trembles, tu contemples l'écran de ton ordinateur et tu te demandes ce que tu pourrais bien écrire à présent.

II LE CADAVRE FANTOCHE

DIRE que la Littérature est morte est à la fois empiriquement faux et intuitivement vrai. Selon la plupart des indicateurs statistiques, le pronostic est bon. Jamais il n'y a eu autant de lecteurs et d'écrivains. L'essor d'Internet marque en un certain sens l'essor d'une culture profondément lettrée. Nous sommes plus enclins à nous envoyer des textos qu'à nous parler. Comme jamais auparavant, nous sommes plus enclins à commenter et écrire qu'à regarder et écouter. On mentionne souvent ce fait : il y a plus de diplômés en littérature que d'habitants dans la Londres de Shakespeare. Comme l'écrit Gabriel Zaid dans *Bien trop de livres ?*, la prolifération exponentielle des auteurs signifie que le nombre de livres publiés éclipsera bientôt la population mondiale :

bientôt, il y aura plus de livres que de gens ayant jamais vécu. Nous avons des bibliothèques dans nos téléphones, des livres (épuisés ou non) à la portée de nos doigts. Le tout-puissant Amazon, le Flux infini, l'Agrégation sans fin, la Wikisagesse, les Recommandations, les Like, les Listes, la Critique, le Commentaire. Nous vivons dans un âge de mots sans précédent.

Et pourtant... en un autre sens, selon un critère différent, la Littérature est un cadavre, et froid qui plus est. Intuitivement, nous savons qu'il en est ainsi, nous le pressentons, nous le suspectons, nous le redoutons et nous l'admettons. Le *rêve* s'est dissipé, notre *foi* et notre *admiration* se sont évanouies, notre *croyance* en la Littérature s'est effondrée. Au cours des années 1960, le grand fleuve de la Culture, la Tradition Littéraire, le Canon des Grandes œuvres, s'est décomposé en une myriade de bras

s'écoulant mollement dans les plaines du delta culturel. Dans une culture sans verticalité, la Littérature survit comme manuel de référence sur l'*effet de réel* ou comme une matière secondaire au sein de l'Université récemment privatisée. C'était quoi, la littérature? C'était la littérature de Diderot, Rimbaud, Walser, Gogol, Hamsun, Bataille et surtout de Kafka: révolutionnaire et tragique, prophétique et solitaire, posthume, incompatible, radicale et paradoxale, la demeure des oracles et des marginaux, elle était provocatrice et pathétique, elle cherchait à briser et altérer, à décrire certes, mais en décrivant, à démolir, hors de la culture elle regardait à l'intérieur et dans la culture elle regardait au-dehors. Des œuvres de cette nature, des œuvres écrites dans cet *esprit*, il n'y en a plus. Ou plutôt, il y en a encore, mais seulement en tant que parodie des formes passées. La Littérature est

devenue la pantomime d'elle-même, son importance culturelle a connu une hyperinflation tandis que ses unités infinitésimales s'achètent et se vendent à un prix dérisoire.

Quelle a été la cause de ce grand déclin? Nous pouvons invoquer la disparition des anciennes classes et structures du pouvoir. Le déclin de l'Église, de l'aristocratie, de la bourgeoisie – ces puissantes énergies de la Modernité se sont dissoutes. Comme la colombe de Kant qui, dans son libre vol, fend les airs, l'écrivain a besoin de ressentir une certaine *résistance* de la part de la Littérature, il a besoin de travailler *contre* quelque chose alors même qu'il se bat *pour* quelque chose. Mais contre quoi travailler quand il ne reste plus personne à qui s'opposer? Nous pourrions parler de la *mondialisation*, de l'incorporation de la planète tout entière dans le marché mondial, dont l'effet est d'affaiblir les formes